

Nikolaï Marr, la Bretagne et le breton

YVES LE BERRE

En 1929-1930 on peut raconter à peu près n'importe quoi sur la langue bretonne en URSS : personne là-bas ne la connaît, et le russe est tellement ignoré dans les pays d'Europe occidentale qu'il n'y a aucune chance qu'un Breton bretonnant prenne connaissance des propos dont sa langue fait l'objet dans cette lointaine contrée.

En dépit de ce cloisonnement évident, fruit de la géographie et de l'histoire politique, l'auteur du texte auquel vont être consacrées ces quelques pages a eu pendant les années 1920 plusieurs fois l'occasion de séjourner à l'étranger¹ : en 1921 à Leipzig et à Paris ; plus de quatre mois dans la même décennie au Pays basque² ; à Paris en 1926-1927 ; en 1928 encore trois mois à Paris, avec une incursion en Bretagne, à Guingamp.

Il est à chaque fois missionné par l'Académie des sciences de l'URSS. On ne s'étonnera pas qu'il soit tenu de rédiger un compte rendu de mission dans lequel il expose les acquis scientifiques justifiant

1. Voir Vera Andreevna Mixankova, *Nikolaj Jakovlevič Marr. Očerki ego žizni i dejatel'nosti* [Nikolaj Jakovlevič Marr. Esquisse de sa vie et de son activité], M. – L., Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, 1948.

2. À propos des séjours de Marr au Pays basque, voir dans ce même numéro l'article de Natalia M. Zaïka, « La langue basque et le Pays basque dans la vie et l'oeuvre de Nikolaï Marr ».

les dépenses consenties pour son déplacement et son séjour extérieur. Nikolai Marr s'exécute donc dès son retour à Leningrad, à l'été de 1928.

Mais ce n'est pas de ce rapport général dont il sera question ici³. Il se trouve qu'en 1919, en pleine guerre civile, Lénine avait confié à Marr, savant déjà chevronné comme spécialiste des langues du Caucase et comme archéologue⁴, alors âgé de 54 ans, la tâche de créer une *Académie d'histoire de la culture matérielle*⁵. Marr la façonnera à son image (archéologie, folklore, paléontologie du langage⁶), en sera le premier président et la dirigera jusqu'à son décès en 1934. Et c'est à ses membres qu'il réservera la primeur de ce qu'il considère comme la principale découverte de son dernier voyage⁷ : « les langues celtiques, et parmi elles la langue bretonne vivante, représentent une étape intermédiaire du développement graduel du langage sonore, entre les langues de la population primitive de l'Europe (qui relèvent du sys-

3. Le texte que nous étudions commence par cette phrase : « Peut-être aurais-je dû faire précéder le présent rapport d'un compte rendu préliminaire, même sommaire, de mes trois mois de mission, compte rendu que je prépare afin de le présenter à l'Académie des sciences de l'URSS, dont j'ai reçu mon ordre de mission. » (Nikolaj Jakovlevič Marr, « Bretonskaja nacmenovskaja reč' v uvjazke jazykov Afrevrazii » [Le parler de la minorité nationale bretonne dans son lien avec l'Afrevrasie] (1930), in *Id., Izbrannye raboty*, t. IV, L., Gosudarstvennoe social'no-èkonomičeskoe izdatel'stvo, 1937, p. 198).

4. Essentiellement par ses quinze campagnes de fouilles sur les ruines médiévales d'Ani. Voir <http://www.virtualani.org>. Sur Marr à Ani, on consultera dans ce même numéro l'article de François Djindjian, « Nikolai Marr et les fouilles de la cité d'Ani, œuvre majeure ou péché d'adolescent ? ».

5. Sur l'origine de cette dernière notion alors nouvelle et sur son destin historique, on lira avec intérêt Danièle Alexandre-Bidon, « Activités... quotidiennes et culture... matérielle ? », *Questes*, 15, 2008, en ligne : <http://journals.openedition.org/questes/4118>.

6. Adolphe Pictet avait déjà utilisé cette métaphore naturaliste dans *Les origines indo-européennes, ou Les Aryas primitifs : essai de paléontologie linguistique*, Paris, Cherbuliez, 1859.

7. Les références au texte du rapport (N. Ja. Marr, « Bretonskaja nacmenovskaja reč' v uvjazke jazykov Afrevrazii », art. cit.) seront notées d'après sa reproduction dans le tome IV (1934) des *Œuvres choisies* de Marr, malgré quelques différences de détail entre le tiré à part de 1930 sur lequel j'ai travaillé et cette version de 1934 (fournie par Patrick Sériot, que je remercie).

tème japhétique) et celles du système prométhéen⁸», typologiquement proches du basque et des langues caucasiennes. Il leur lira les trente-six pages de son développement le 8 juillet 1929, puis le fera imprimer dans une petite brochure (tirée à part du *Bulletin* de l'Académie) qui paraîtra le 4 février 1930. Mon regretté collègue et ami, le celtisant russe Viktor Kalyguine (1950-2004), en avait déniché un exemplaire à Moscou en 1993 et m'en avait procuré une photocopie, dont je n'avais trop su que faire à cette époque. Je me réjouis donc de l'occasion qui m'est offerte aujourd'hui d'en effectuer une lecture critique plus approfondie et de la dédier à sa mémoire.

Lecture, à vrai dire, un peu laborieuse. Marr aime les phrases longues, qu'il entrecoupe en outre d'incises qui précisent le contexte, l'explicitent ou expriment, souvent à l'aide d'images, un point de vue teinté d'ironie sur les arguments de ses adversaires :

Un linguiste connu, *qui a souvent franchi la bordure enchantée de l'ornière, usée jusqu'à la roche, familière aux indo-européanistes ou privilégiée par eux, bien que restant toujours dans les limites de l'étude purement formelle des phénomènes de la culture linguistique coupés de la vie et expliqués abstraitement*, Pedersen⁹, a débouché, *on pourrait dire malgré cela*, sur une voie sûre et découvert des faits rapprochant en particulier les langues d'Arménie des langues celtiques¹⁰.

Ce qui donne une prose touffue dans laquelle les informations principales peuvent être à l'occasion submergées par les connexes (en

8. *Ibid.*, p. 198. Il précise plus loin : « avec les langues celtiques, nous atteignons un maillon intermédiaire manquant, remplissant l'intervalle entre les langues du système japhétique et celles du système prométhéen, qu'on nomme indo-européennes » (*Ibid.*, p. 226). Il qualifie dix-sept fois dans son rapport des mots ou des langues entières d'« hybrides » ou « mixtes » (*skreščennye* 'croisées'). Mais jamais les étapes de l'évolution technique, économique et sociale de l'humanité ne sont clairement mises par lui en correspondance avec leurs effets déclarés sur les formes du langage.

9. Holger Pedersen (1857-1953) était un celtisant danois, professeur à Copenhague. Il a proposé en 1903 d'inclure les langues indo-européennes dans une famille très élargie (dans laquelle figurent, parmi beaucoup d'autres, les langues caucasiennes) dont il a nommé l'ancêtre commun « nostratique », qui aurait été parlé entre 15 000 et 12 000 av. J.-C. Ce qui contribue grandement à atténuer le caractère excentrique des théories de Marr, avec lesquelles celle de Pedersen possède des traits communs. (Note d'YLB.)

10. N. Ja. Marr, « Bretonskaja nacmenovskaja reč' v uvjazke jazykov Afrevraziï », art. cit., p. 200 ; je souligne.

italiques ci-dessus). Mais il a aussi d'agréables moments de poésie dont on hésite à décider s'ils sont inspirés par une louable pitié pour ses auditeurs, écrasés par l'aridité et l'aspect allusif du propos, ou s'il est simplement soucieux de montrer sa parfaite maîtrise de la langue russe :

Placés par les caprices du sort en position de labourer le lopin de terre familial – celui du langage sonore de l'humanité tout entière – ces pionniers¹¹ me rappelèrent un lointain souvenir de ma Gourie natale : une rangée de paysans bien alignés sur la glèbe quand, les jours de travail fraternel à la houe avec les voisins appelés à l'aide, on interrompait le travail et le chant en chœur pour regarder un instant, soit avec étonnement et enthousiasme, soit avec perplexité et appréhension, la locomotive qui filait près de là en tirant ses wagons, avant de reprendre sans traîner sa besogne avec les vieilles méthodes de travail et les airs traditionnels¹².

Un fait d'histoire doit être signalé ici, tant il dramatise le contexte dans lequel ces pages ont été conçues, imprimées et reçues. Entre le moment de sa lecture devant les académiciens et son impression a éclaté l'« affaire de l'Académie des sciences » (*delo Akademii nauk*), grande purge destinée à débarrasser l'Académie des sciences de l'URSS de ses éléments antisocialistes. Des évictions et des arrestations par centaines, des séjours plus ou moins longs en prison et dans les camps, des exécutions capitales et finalement le déménagement de l'institution entière de Leningrad à Moscou marqueront toute la période. L'académie que présidait Nikolai Marr ne semble pas avoir été affectée par cette purge, mais on imagine le climat psychologique dans lequel vivaient alors ses membres et leurs collaborateurs. Ceux qui avaient éventuellement des réserves à formuler sur tel ou tel point du rapport ont dû réfléchir à deux fois avant de lever le doigt pour les exprimer publiquement.

11. Il parle des enseignants des minorités nationales dont les langues sont désormais reconnues et enseignées en URSS. (Note d'YLB.)

12. N. Ja. Marr, « Bretonskaia nacmenovskaja reč' v uvjazke jazykov Afrevrazii », art. cit., p. 203.

On s'attend à ce que Marr, ayant annoncé qu'il consacrait « la communication de ce jour au seul breton¹³ », se livre à une description précise des caractères linguistiques de cette langue (phonétique, phonologie, morphologie, syntaxe), puis qu'il en retire les traits spécifiques susceptibles d'être comparés à ceux d'autres langues auxquelles il affirme que le breton est typologiquement (et non génétiquement) apparenté. Mais ce n'est pas ainsi qu'il procède. En réalité, parlant à « ses » académiciens, il semble considérer que tous connaissent ses principes et ses méthodes et en partagent les fondamentaux, et qu'il est de ce fait inutile de leur infliger des démonstrations formelles. Il n'évoque même pas les lois d'évolution de la phonétique historique, mère honnie de l'hypothèse indo-européenne, qu'il utilise pourtant d'une façon d'ailleurs assez cavalière :

En ce qui concerne la base *bre*, métathèse de *ber*, aussi bien dans l'international *bre-ton* que dans le national *bre* + *zon-eg* de leur nom, c'est l'élément simple, soit redoublé dans le nom tribal des Berbères, soit croisé dans le nom tribal *i-ber*¹⁴, et en même temps un parent de la variante en *a* : *bas*, qui entre dans la composition d'une série de noms tribaux du Caucase, parmi lesquels les *a* + *bas-k* (< *abas-g*), altéré par les Géorgiens en Abkhazes, de même que les Basques pyrénéens ou les *g* + *was-cons*...¹⁵

Son bagage linguistique de breton nous apparaît à cette occasion des plus légers : ici il confond le nom par lequel les bretonnants se désignent : *breton*, pl. *bretoned* avec le nom de leur langue *brezoneg* (< *brittonic-um*). Plus loin il traduira le nom *gwaz*, qui désigne un homme marié, par 'adolescent', 'jeune garçon', 'personne'. Il présente *lavar-a* comme l'infinitif du verbe 'parler', mais cette forme est inconnue (la forme correcte est *lavar-et*). Il traduit encore *mud* par le mot russe signifiant 'sourd' (*глухой*), mais donne le bon équivalent latin *mūtus* 'muet'.

En outre, en champion qu'il est de la digression, il s'éloigne souvent de son sujet principal pour nous dire à quel point il est chaleureux

13. *Ibid.*, p. 200.

14. Ce mot (*Ἰβηρια*) désigne aussi bien la région qui s'étendait dans l'Antiquité entre la mer Noire et la Caspienne que la partie de l'Espagne actuelle peuplée par les Ibères. (Note d'YLB.)

15. N. Ja. Marr, « Bretonskaja nacmenovskaja reč' v uvjazke jazykov Afrevrazii », art. cit., p. 225.

sement accueilli en France, où il a des disciples fidèles, où on lui demande de bien vouloir mettre ses connaissances au service des études orientales françaises, où il est accaparé par les tâches qu'il s'impose ou qu'on exige de lui :

Il a fallu faire progresser notre connaissance du berbère ; il a fallu faire la même chose avec le basque, et en outre vérifier les textes de l'anthologie de la langue basque que je publie, particulièrement dans la partie consacrée au dialecte guipuzcoan, et également établir les significations précises de certains termes et expressions du dictionnaire basque-russe établi par S. L. Bykhovskaïa en complément à cette chrestomatie [...] il a fallu mettre définitivement au point avant impression la partie encore non rédigée d'un cours occasionnel de géorgien élaboré à la lumière de la théorie japhétique, dispensé l'an dernier à l'École nationale des langues orientales vivantes ; il a enfin fallu poursuivre le cours libre de langue géorgienne commencé l'an dernier dans ce même établissement d'enseignement supérieur public français d'études orientales, sans parler de la nécessité de m'orienter dans la bibliographie de tous les domaines cités¹⁶ ;

pour nous dire la difficulté et l'immensité du travail à accomplir :

Le problème ne réside toutefois pas dans une seule langue, bretonne ou basque, fussent-elles toute une kyrielle, mais bien dans la possibilité de relier leur histoire, les degrés marquants de leur développement graduel avec la succession des étapes du développement de la culture matérielle et l'évolution des formes de la structure sociale. Qui est de force à accomplir cette tâche ?¹⁷ ;

ou encore pour mentionner les résistances acharnées que rencontre, en dépit du bon sens, sa nouvelle théorie :

Sûrement pas ceux¹⁸ qui croassent qu'aucun de nos points de vue ne résistera au temps, que même ce que nous avons dit au sujet de l'arménien ne sera pas retenu dans l'avenir. Cette opinion est celle de notre distingué adversaire le prof. Meillet, chef des études indo-européennes contemporaines, qui a eu le courage d'exprimer ouvertement et directement ce que pensent en secret plusieurs centaines de ses honorables partisans qui occupent presque tous les fauteuils académiques et les chaires universitaires, sans oublier les jeunes disciples

16. *Ibid.*, p. 199.

17. *Ibid.*, p. 226.

18. Il répond lui-même à la question rhétorique qui concluait la citation précédente. (Note d'YLB.)

qui brûlent aujourd'hui de les occuper en suivant les traces de leurs maîtres¹⁹.

Il est difficile d'estimer ce que Marr a pu apprendre de breton au cours de son séjour à Guingamp, sous-préfecture des Côtes-du-Nord (devenues depuis Côtes-d'Armor), première ville située dans l'aire d'extension du breton sur la ligne ferroviaire Paris-Brest. La cité comptait alors entre 6 000 et 7 000 habitants et le breton y était encore largement utilisé dans la vie quotidienne. Même si les personnes qui se considéraient comme au-dessus du commun lui préféraient le français, il était en pratique impossible de ne pas au moins comprendre la langue locale, dans la mesure où les commerces, les administrations et les services y étaient fréquentés par des gens des campagnes environnantes, encore assez nombreux, qui n'avaient pas une connaissance suffisante du français pour régler leurs affaires dans cette langue.

La visite d'un savant aussi distingué, membre de l'Académie des sciences de l'URSS, invité l'année précédente, puis cette même année à enseigner à l'École nationale des langues orientales de Paris, aurait pu être considérée localement comme un événement et faire l'objet d'un compte rendu dans la presse locale, voire d'une réception officielle à l'Hôtel de ville ou à la sous-préfecture. Mais nous sommes en 1928 ; les 12 000 soldats français envoyés en Russie pour combattre l'Armée rouge aux côtés des « Blancs » ne sont rentrés en France que depuis le printemps de 1920. Pour les élus municipaux et pour les fonctionnaires, Marr est le citoyen d'un État ennemi avec lequel les hostilités n'ont cessé que depuis peu de temps ; lui rendre quelque honneur que ce soit n'est sans doute pas envisageable. Quoi qu'il en soit, son bref passage semble n'avoir laissé aucune trace écrite²⁰ et s'être tout à fait effacé des mémoires.

Son séjour à Guingamp n'a pu durer qu'une semaine, parce qu'il avait une foule de choses à faire à Paris au cours de ces trois mois,

19. N. Ja. Marr, « Bretonskaja nacmenovskaja reč' v uvjazke jazykov Afrevrazii », art. cit., p. 226.

20. J'exprime ici toute ma gratitude aux archivistes du département des Côtes-d'Armor, qui en ont cherché en vain, particulièrement dans les fonds concernant la surveillance des étrangers.

nous venons de le voir. Quoiqu'il affirme avoir « déplacé [s]on centre de gravité vers l'étude de la langue celtique vivante de France, le breton²¹ », il n'a par conséquent pu s'y consacrer que brièvement et superficiellement. La patronne de l'hôtel où il était descendu à Guingamp semble avoir accepté – à contre-cœur – de lui « prêter » (on ne sait pas à quelles conditions) une de ses employées afin de lui permettre d'« observer le breton dans son milieu naturel²² », mais on ne voit pas bien ce qu'il a pu apprendre de cette dernière en aussi peu de temps, sinon un peu de vocabulaire et quelques phrases simples. En réalité, l'essentiel de son savoir lui vient d'un petit nombre de lectures. Il n'évoque nommément que trois d'entre elles, et il se pourrait bien qu'il n'y en ait pas eu d'autres.

La première est une brochure de Marcel Guieysse (1881-1967), *La langue bretonne*, parue en 1925²³. Son auteur, fils d'un député radical-socialiste du Morbihan, Pierre-Paul Guieysse, qui fut brièvement ministre des Colonies dans le gouvernement Léon Bourgeois (novembre 1895-avril 1896), avait fait son droit, puis Sciences Po à Paris, tout en suivant les cours d'Henri Gaidoz (1842-1932), premier professeur de langues et littératures celtiques à l'École pratique des hautes études (à partir de 1876)²⁴ et ceux d'Henri D'Arbois de Jubainville (1827-1910), premier titulaire de la chaire de langue et littérature celtiques au Collège de France (1882). Auprès de ces deux maîtres il acquiert une connaissance livresque²⁵ des langues celtiques, en particulier dans leurs formes les plus anciennes. Il est d'abord sous-préfet, mais doit démissionner à la suite d'un duel avec un membre du gouvernement. Il de-

21. N. Ja. Marr, « Bretonskaja nacmenovskaja reč' v uvjazke jazykov Afrevrazii », art. cit., p. 199.

22. *Ibid.*, p. 204.

23. Marcel Guieysse, *La langue bretonne*, Hennebont, Imp. J. Méhat, 1925.

24. Gaidoz y a été pendant quelques années le collègue de Ferdinand de Saussure, qui avait lui-même été étudiant à Berlin (1878) avec Heinrich Zimmer, lequel imposera l'école allemande à la tête de la *Keltologie* européenne.

25. Il dit lui-même dans la réédition très augmentée de sa brochure (1936) : « Mes connaissances en breton ne sont pas suffisantes [pour écrire en breton] » (Marcel Guieysse, *La langue bretonne, ce qu'elle fut, ce qu'elle est, ce qui se fait pour elle et contre elle*, Quimper, Nouvelles Éditions bretonnes, 1936, p. 17). Marr se trompe donc en le qualifiant de « Breton qui s'est mobilisé pour la défense de sa langue maternelle » (N. Ja. Marr, « Bretonskaja nacmenovskaja reč' v uvjazke jazykov Afrevrazii », art. cit., p. 208).

vient alors diplomate et participe aux négociations qui précèdent le traité de Versailles, comme conseiller du gouvernement croate et slovène, mais doit quitter la carrière pour raison de santé ; il perdra peu à peu la vue. Quoiqu'il exerce ensuite plusieurs métiers, son activité principale est militante et de plus en plus radicale : il adhère en 1929 au Parti autonomiste breton²⁶ (dont l'organe est le périodique *Breizh Atao* [Bretagne toujours]) et jouera jusqu'à la Libération un rôle important dans la mouvance nationaliste²⁷. Convaincu que la collaboration avec les nazis permettra d'obtenir l'indépendance de la Bretagne, il fuit en 1944 dans un camion de l'armée allemande. Arrêté en Allemagne par les Américains, il sera jugé en France et condamné à cinq années de prison (il passera en fait deux ans à Fontevraud), à la confiscation de ses biens et à l'indignité nationale.

Marr le cite très abondamment : il consacre plus du quart (presque dix pages sur trente-six) de son rapport à reproduire ou à résumer les vingt-cinq pages du texte complet de Guieysse. Il le considère visiblement comme une source parfaitement fiable d'informations sur l'histoire et le statut actuel du breton dans la société française. Mais Guieysse ne dit pas un mot de Marr dans la deuxième édition de sa brochure en 1936 ; il n'en connaît sans doute même pas l'existence et n'a pas entendu parler de son passage à Guingamp. Et même si cela avait été le cas, le seul exemple de l'action louable du pouvoir soviétique en faveur des langues de l'URSS autres que le russe était insuffisant pour le décider à accepter l'appui d'un adversaire politique : « ce libéralisme linguistique est intimement lié à l'acceptation de l'orthodoxie communiste...²⁸ »

La seconde lecture qu'il cite est un manuel d'apprentissage du breton à l'usage des francophones, publié par François Vallée en 1909 et qui en était déjà, en 1926, à sa septième édition : *La langue bretonne en 40 leçons*²⁹. L'auteur (1860-1949) était né dans une famille aisée de Plounévez-Moëdec, dans la partie occidentale des Côtes-du-Nord. Son grand-père avait créé sur les rives du Léguer, en partie sur la commune

26. Créé deux ans auparavant.

27. Toutefois pas de tout premier plan : il était protestant et assez hostile à l'Église catholique, tandis que les autres nationalistes, en majorité eux-mêmes catholiques, préféraient la ménager pour des raisons de stratégie politique.

28. M. Guieysse, *La langue bretonne, ce qu'elle fut, ce qu'elle est...*, *op. cit.*, p. 154.

29. Saint-Brieuc, Librairie Prud'homme.

voisine de Belle-Isle-en-Terre, une importante fabrique industrielle de papier. Les ouvriers de la papeterie et les domestiques de la famille parlaient usuellement le breton et la plupart d'entre eux connaissaient probablement très peu, voire pas du tout, le français. À cette époque et dans ce milieu social, la langue familiale des Vallée ne pouvait être que le français ; un breton au moins élémentaire était sûrement connu, mais pratiqué seulement avec les domestiques, les fermiers et les employés. Instruit d'abord par des précepteurs ecclésiastiques catholiques, le jeune Vallée suivit, quand sa santé le lui permettait, une scolarité secondaire au collège Saint-Charles de Saint-Brieuc, puis à Saint-Vincent de Rennes, où il prépare et obtient le baccalauréat. Il est ensuite inscrit à la Faculté de lettres de Rennes, mais ne paraît pas avoir suivi un cursus complet. On dit qu'il y fréquenta la salle de cours de Joseph Loth (1847-1934), qui venait de soutenir sa thèse sur *L'émigration bretonne en Armorique du V^e au VII^e siècle de notre ère* (parue en 1883) et d'être chargé de cours de celtique en attendant un poste de professeur de langues et institutions grecques (qui viendra en 1889). Loth était l'ancien élève d'Henri Gaidoz. Il était également le disciple d'Henri d'Arbois de Jubainville ; il sera le successeur de ce dernier à partir de 1910. Mais c'est le malheureux concurrent de Loth, Émile Ernault³⁰ (1852-1938), « maître vénéré », que Vallée place en tête de ses remerciements, à la fin de la préface de son livre. Sa santé étant très fragile, Vallée n'exerça aucune profession et vécut toute sa vie d'une petite pension familiale. Célibataire, il put se consacrer entièrement, on pourrait presque dire obsessionnellement, à la défense et à la promotion de la langue bretonne.

Les autres ouvrages de Vallée (en collaboration avec René Le Roux [1878-1949] et Émile Ernault) dont Marr aurait pu avoir connaissance en 1928 sont les *Notennou dimar-ben ar Gelted koz* [Notes sur les anciens Celtes], parues en douze fascicules entre 1911 et 1922, et *Sketla Segobrani* [Histoire de Segobranos] parue en 1923 en trois tomes. Le premier, plongé dans la théorie des races, présente les Celtes de la protohistoire comme un peuple très civilisé, doté d'éminentes vertus morales, spirituelles et viriles ; le second est l'autobiographie fictive d'un mercenaire celte de l'Antiquité. Le contexte de l'affrontement

30. Marr l'évoque en passant, parmi d'autres celtisants (N. Ja. Marr, « Bretonskaja nacmenovskaja reč' v uvjazke jazykov Afrevrazii », art. cit., p. 207). Il était professeur de grec à l'Université de Poitiers.

franco-allemand, dans la continuité de l'opposition – évidemment reconstruite – gallo-germanique, n'est assurément pas étranger à cette idéalisation.

Le dernier ouvrage cité par Marr est un ouvrage de Maurice Duhamel (1884-1940), *La question bretonne dans son cadre européen* (Paris, André Delpeuch, 1929), qui, en raison de sa date de parution, fait partie de ceux dont Marr assure qu'il en a pris connaissance après son retour de France :

Avant l'impression du présent rapport, j'ai eu à Leningrad la possibilité de prendre connaissance de la littérature récente sur les langues celtiques (en particulier sur le breton) que, semble-t-il, nous devrions utiliser à l'occasion sur tel ou tel point des positions japhétidologiques, pour renforcer ou approfondir la nouvelle doctrine linguistique, toujours sur cette même branche des langues ouest-européennes³¹.

Ce petit livre de 235 pages est beaucoup plus politique que les deux premiers et Marr prend prudemment ses distances vis-à-vis de son contenu idéologique :

Si les auteurs de cette déclaration autonomiste³² déclarent qu'ils « ne sont pas des séparatistes », qu'ils « ne sont pas rétrogrades », qu'ils « ne sont pas antifrançais », cela relève de leur conviction et de leur politique, de la politique intérieure française, dans laquelle un chercheur soviétique n'a aucune raison de s'immiscer en tant que spécialiste de l'histoire du monde superstructurel, même si sa spécialité est essentiellement consacrée à l'objet qui exprime le mieux le caractère national : la langue³³.

Duhamel, de sa profession compositeur de musique savante et ethnomusicologue avant la lettre, était en politique un fédéraliste qu'on pourrait classer plutôt « à gauche » : fils d'un marchand de charbon rennais dreyfusard et franc-maçon³⁴, il défendra toute sa vie des idées fédéralistes et anti-impérialistes qui aigriront souvent ses relations avec les nationalistes bretons, attirés plutôt par le style politique

31. *Ibid.*, p. 227.

32. Il s'agit du manifeste du Parti autonomiste breton, adopté à Rosporden par le premier congrès de ce parti, en septembre 1927, et que Duhamel reproduit dans son livre. (Note d'YLB.)

33. *Ibid.*, p. 228. Les parties entre guillemets sont extraites par Marr de la déclaration du Parti autonomiste breton à l'issue de son congrès de Châteaulin, le 18 août 1928, donc quelques semaines après le retour de Marr en URSS.

34. Dreyfus a été jugé en 1899 dans la salle des fêtes du lycée de Rennes.

de l'extrême-droite³⁵. Lui non plus n'a pas le breton pour langue maternelle ; il l'a appris, probablement dans le manuel de François Vallée, et en sera toute sa vie le chaud défenseur.

Dans cette décennie d'après-guerre, le paysage politique européen est inédit, mouvant et difficile à déchiffrer. Pour beaucoup, Benito Mussolini est un socialiste proche du peuple ; les autonomistes alsaciens sont des révolutionnaires injustement réprimés ; Joseph Staline lutte courageusement avec le prolétariat russe contre les forces de la réaction ; les nationalistes bretons sont la voix des travailleurs muselés par la bourgeoisie française qui les exploite. Tout cela se décantera dans les années 1930, mais en attendant, le traité de Versailles, les multiples remaniements de frontières et les quatorze points de Wilson trouvent des échos un peu partout, y compris en Bretagne. C'est dans ce contexte que Duhamel, qui semble avoir eu l'aval des autres dirigeants, adresse au Komintern en 1929 un mémorandum dans lequel il demande expressément que ce dernier accepte de « soutenir financièrement et de guider » le Parti autonomiste breton³⁶. Dans ces quelques pages, transmises par l'intermédiaire de l'ambassade soviétique à Paris, Duhamel critique sévèrement les communistes français qui n'ont rien compris à la question bretonne. Il ne semble pas qu'il ait reçu de réponse à sa demande.

Marr, qu'on pourrait prendre pour un professeur Cosinus, est en réalité un habile navigateur qui saura éviter jusqu'à sa mort (et même un peu au-delà) tous les écueils de la vie politique soviétique. Il ne fait donc pas une lecture naïve de la situation sociale du breton et sait fort bien démêler ses points d'accord et ses points de désaccord, scientifiques et idéologiques, avec les trois auteurs qu'il évoque dans son rapport.

L'équation « une langue = un peuple » est déjà une vénérable banalité en 1917, quand Joseph Staline, auteur en 1913 du célèbre texte

35. Son grand projet était la dissolution à terme des États-nations, impérialistes et fauteurs de guerre par nature, dans une Europe pacifique formée des « vraies nations » fraternellement fédérées.

36. Le texte en est reproduit dans la réédition de *l'Histoire du peuple breton* par le fils de l'auteur (Le Relecq-Kerhuon, An here, 2000, p. 160-165).

théorique *Le marxisme et la question nationale*, devient commissaire aux Nationalités. Il ne fait par conséquent aucun doute pour Marr que s'il y a langue bretonne (élément de la superstructure), celle-ci repose nécessairement sur une infrastructure économique et une forme sociale qui forment avec elle une nationalité. Mais comme cette petite nation est gouvernée par un État qui en comprend plusieurs autres, la Bretagne est une « minorité nationale » (*nacmen'žinstvo*) dans une France bourgeoise qui opprime ses minorités. Il est là-dessus tout à fait en accord avec les trois auteurs qu'il cite³⁷. Il se sépare d'eux, en revanche, sur leur façon de considérer la langue bretonne comme l'« âme » du peuple. Il le dit avec une certaine ironie :

Nous admettrons en outre que « c'est l'âme populaire qui fut le Conservatoire de la langue nationale », mais nous connaissons mal les conditions socio-économiques qui ont suscité l'activité tant de « l'âme populaire » que de ses chanteurs³⁸.

et s'empresse de définir la base matérielle, socio-économique, de cette prétendue âme :

[...] une des parties de la Bretagne, le Finistère, occupe la première place grâce à sa richesse en grosses bêtes à cornes[,] en relation avec cette richesse s'est développée une forte économie laitière, ce qui, ajouté à d'autres productions, a engendré une petite et moyenne industrie, et le taux de natalité est élevé dans la région³⁹.

Son assurance théorique vacille toutefois lorsqu'il prend honnêtement en compte une réalité gênante : à la fin des années 1920, plus de trois millions de personnes vivent dans les limites de l'ancienne province de Bretagne ; environ 800 000 d'entre elles ont le breton comme langue d'usage quotidien ; les autres, soit ne le connaissent pas du tout, soit n'en connaissent qu'un peu, soit le connaissent bien mais vivent dans un environnement où elles ont rarement l'occasion de le

37. À propos du livre de Maurice Duhamel : « [...] en dépit de la surprenante convergence avec nos idées dans la manière spécifique de poser le problème, y compris le fait de définir la question bretonne en termes de minorité nationale... » (N. Ja. Marr, « Bretonskaja nacmenovskaja reč' v uvjazke jazykov Afrevrazii », art. cit., p. 228).

38. *Ibid.*, p. 212. Il cite entre guillemets M. Guieysse, *La langue bretonne*, *op. cit.*, p. 13.

39. N. Ja. Marr, « Bretonskaja nacmenovskaja reč' v uvjazke jazykov Afrevrazii », art. cit., p. 212.

parler. Le breton est par conséquent très minoritaire sur le territoire de la minorité nationale dont il garantit par principe l'existence. La réponse de Marr est plutôt ambiguë :

Et quand on nous dit que les bretonnants ne représentent qu'un Breton sur cinq – cinq cent mille – nous ne nous fions pas non plus à ce chiffre dans un contexte actuellement très favorable, non pas à la détermination de la conscience par l'être, mais de l'être par la conscience⁴⁰.

Il semble dire qu'il suffirait de vouloir être Breton pour le devenir, par exemple en apprenant la langue. C'est d'ailleurs ce qu'ont fait deux des trois auteurs qu'il cite, Guieysse et Duhamel, ainsi que bon nombre de dirigeants du courant nationaliste de l'entre-deux-guerres. Mais une telle démarche, d'ailleurs très peu souvent menée à son terme, ne change pas l'« être » de celui qui frappe à la porte de la nationalité.

Autre point de divergence très net de Marr avec ses sources : l'origine de la langue, donc de la nation bretonne. Une grande confusion a marqué le travail des chroniqueurs, puis des historiens sur cette question, envenimée par d'interminables batailles fiscales entre les États de Bretagne et le Roi. Les Bretons trouvaient ainsi leur origine dans un groupe de Troyens fuyant les Grecs⁴¹. Pour d'autres, le premier roi de Bretagne serait Conan Mériadec, un Breton de Grande-Bretagne qui gouvernait l'Armorique au nom de l'usurpateur Magnus Maximus, à la fin de l'empire d'Occident, et qui aurait déclenché un vaste courant d'immigration de sa première patrie vers une Armorique entièrement romanisée et presque dépeuplée⁴². Pour d'autres enfin, les Bretons sont simplement les descendants des Gaulois et leur langue est du gaulois plus ou moins influencé selon les endroits par la variante de brittonique importée de Grande-Bretagne par les immigrants des IV^e-VII^e siècles⁴³. On voit que toutes ces théories impliquent d'importants déplacements de population, des « conquêtes » et des « invasions ». Mais ces récits de l'histoire reposent sur des textes mé-

40. *Ibid.*

41. Joseph Rio, *Les mythes fondateurs de la Bretagne*, Rennes, Ouest-France, 2000.

42. Léon Fleuriot, *Les origines de la Bretagne : l'émigration*, Paris, Payot, 1980.

43. François Falc'hun, *Perspectives nouvelles sur l'histoire de la langue bretonne*, Paris, Union générale d'édition, 1981.

diévaux tardifs, motivés par des intérêts spirituels et matériels divers, qui se contredisent ou présentent des lacunes fâcheuses et des trop-pleins suspects⁴⁴, et sont très difficiles à interpréter. Ce qui nous intéresse ici, c'est que Marr récuse absolument cet épisode :

[...] quand le parti autonomiste des nationalistes fonde en France la déclaration de ses prétentions sur le fait que la Bretagne comme nation « est née d'événements entièrement étrangers à l'histoire de France », que « ses fondateurs, ses organisateurs, ses premiers monuments, sa civilisation, sa langue lui furent donnés par l'immigration des Bretons de Grande-Bretagne (IV^e-VII^e siècles de notre ère)⁴⁵ », cela relève d'une mystique purement idéaliste⁴⁶.

et lui oppose, déjà, sa propre « théorie de la continuité⁴⁷ » :

La théorie japhétique, en récusant la légende qui explique l'origine des Bretons par la seule migration de Grande-Bretagne des V^e-VI^e siècles (on racontait autrefois le même mythe au sujet des Basques) et aussi bien celle d'une récente apparition de différents « dialectes », conforte par-là l'idée d'une présence immémoriale de la langue bretonne dans la Gaule, dans cette Gaule dont l'immense trésor – on en prend seulement aujourd'hui conscience – a fourni la matière dont s'est formée la langue française sur un fond constitué de nombreuses langues du système japhétique, parmi lesquelles le basque et de nombreux dialectes et parlers...⁴⁸

Comme presque tout le monde à cette époque (et encore de nos jours), les quatre hommes sont d'accord sur un point important : les langues sont des outils hérités tels quels du passé, mais qu'on peut perfectionner, dont on doit même orienter et accélérer l'évolution, afin qu'elles répondent au mieux à des fonctionnalités que l'histoire ne leur a pas encore donné l'occasion d'exercer et auxquelles on désire pour diverses raisons qu'elles satisfassent dans un avenir aussi proche

44. Le *De excidio Britannia*, par exemple, attribué à Gildas et connu par des copies partielles et tardives.

45. Il cite M. Duhamel, *La question bretonne dans son cadre européen*, op. cit., p. 228. (Note d'YLB.)

46. N. Ja. Marr, « Bretonskaja nacmenovskaja reč' v uvjazke jazykov Afrevrazii », art. cit., p. 228.

47. Mario Alinei, *Origini delle lingue d'Europa*, 2 vol., Bologne, Il Mulino, 1996-2000.

48. N. Ja. Marr, « Bretonskaja nacmenovskaja reč' v uvjazke jazykov Afrevrazii », art. cit., p. 213.

que possible. D'où le travail acharné de François Vallée et de son compère René Le Roux pour créer par centaines des mots inconnus des locuteurs naturels, mots qui tirent le breton vers la modernité : *treuzfurmadenna* 'métamorphiser', *usvedoniour* 'métaphysicien', *treuzan-nezerez* 'métempsychose', *briz-rimour* 'métromane'⁴⁹. Les langues n'ayant pas encore bénéficié d'un tel traitement sont considérées comme présentant un retard qu'elles doivent rattraper, devenant ainsi de véritables langues littéraires « aptes à traiter de tous les sujets⁵⁰ ».

Grammairiens, lexicographes et écrivains militants, forts de leur science, se considèrent comme les propriétaires de la langue, qu'ils aménagent de façon à effacer les siècles perdus et qu'ils projettent de réinjecter sous sa nouvelle espèce dans les veines du peuple. Le plus important est de constituer une élite sociale et intellectuelle qui maîtrise bien le breton contemporanéisé et qui, par son prestige et son contrôle des appareils institutionnels (école, médias, églises), l'inculque au peuple, à la place des patois créolisés⁵¹ qui font actuellement son pain quotidien. Mais comme on ne peut attendre de la bourgeoisie française qu'elle accepte d'assumer elle-même cette tâche historique, il est nécessaire de lui arracher de force les moyens d'action qu'elle détient exclusivement ; d'où le projet d'autonomie.

À la fin des années 1920, on peut penser que ce programme est réalisable, et d'ailleurs qu'il est déjà en cours de réalisation dans de nombreux endroits de l'URSS. Marr⁵² croit visiblement que Jean-François Le Gonidec⁵³ (1775-1838), Vallée, Ernault et d'autres sont

49. François Vallée, *Grand dictionnaire français-breton*, Rennes, Imprimerie commerciale de Bretagne, 1931, p. 464-465.

50. F. Vallée, *La langue bretonne en 40 leçons*, *op. cit.*, dans l'introduction.

51. Pour des raisons sociolinguistiques, le breton, langue essentiellement orale et vernaculaire, a adopté au cours des siècles un très grand nombre d'éléments lexicaux venus du latin, puis du français, par l'intermédiaire du clergé catholique et de la noblesse rurale.

52. Le travail des grammairiens, lexicologues et pédagogues soviétiques des années 1920 pour doter leurs minorités linguistiques d'outils visant à écrire et à moderniser leurs langues est généralement observé avec sympathie chez les autonomistes bretons.

53. Commis à l'administration des forêts pendant presque toute sa vie active, il consacre tous ses loisirs à l'étude du breton, d'abord dans le cadre de l'Académie celtique (1804-1812), puis à titre personnel. Il a publié une grammaire et un dictionnaire de cette langue, et a traduit les deux Testaments en breton. Il a

exactement sur cette même voie. Mais il y a quiproquo : autant la « mise à niveau » des langues minoritaires (en particulier de celles qui n'ont pas encore d'écriture) est un préalable nécessaire à la scolarisation des enfants des minorités nationales soviétiques, donc aux progrès de l'instruction, de la citoyenneté et de la démocratie en général⁵⁴, autant le peuple est, pour les nationalistes bretons, non pas le bénéficiaire de cette entreprise, mais l'instrument qui permettra de refonder la nation telle qu'elle fut, croit-on, avant de tomber sous le joug de la France.

Le manuel de François Vallée le montre bien. Le breton qu'il s'efforce de répandre dans la future élite est un croisement du standard ecclésiastique du diocèse de Saint-Pol-de-Léon avec le breton hérité de la bonne société d'Ancien Régime (que nous nommons « breton mondain »), dont l'usage à l'époque de Vallée n'est guère plus que condescendant. Dans les petits textes d'application qu'il compose pour son manuel d'apprentissage du breton, Vallée reconstitue souvent avec une touchante candeur le monde de son enfance. Une famille bourgeoise emploie de nombreux domestiques qui parlent évidemment breton. Les scènes doivent se situer vers 1870 :

Monsieur : – *Ha n'emañ ket an itron er gêr ? – Nan, aotrou... emañ e kêr gant an dimezell.* ‘– Madame n'est-elle pas à la maison ? – Non, monsieur, elle est en ville avec mademoiselle.’

Madame : – *Ha te a zo diek, Mikael ? – Nan, itron, me a zo oberiant.* ‘– Est-ce que tu es paresseux, Michel ? – Non, madame, je suis laborieux.’

Mademoiselle : – *Azilis, kribit va bleo, mar plij. – Setu kribet ho pleo, dimezell.* ‘– Cécile, peignez mes cheveux, s'il vous plaît. – Voilà vos cheveux peignés, mademoiselle.’

Madame : – *Louzo eo al listri, Janedig. – Bremaik e vezont netaet, itron.* ‘– Les vases sont sales, Jeannette. – Ils seront nettoyés tout de suite, madame.’

conçu une orthographe « philosophique » du breton dont quelques dispositions sont toujours en usage. Parmi ses jeunes disciples, on comptait, entre autres, Auguste Brizeux (1803-1858) et Théodore Hersart de La Villemarqué (1815-1895).

54. Les missionnaires jésuites de l'époque moderne, confrontés à la rude tâche d'évangéliser trois continents supplémentaires, ne s'y sont pas pris autrement.

Monsieur : – *Merglet eo ar binniou, Perig. – N'int ket, aotrou, poultrennet n'int kén.* ‘– Les outils sont rouillés, Petit Pierre. – Non, monsieur, ils ne le sont pas, ils sont seulement couverts de poussière.’

– *Mona, c'houi a zo bet klasket ha galvet meur a wech gant an itron ; c'houi a vezo gourdrouzet, sur.* ‘Mone, vous avez été cherchée et appelée plusieurs fois par madame (la dame) ; vous serez grondée, bien sûr.’

Monsieur : – *Louz eo va botou, Fanchig... te o zorcho bremañ evit da binijenn...* ‘– Mes chaussures sont sales, Petit François... tu les essuieras maintenant pour ta pénitence...’

Karit ho preur ‘Aimez votre frère’... *Karit ho pro* ‘Aimez votre pays (patrie)’... *Pedit ho Toue* ‘Priez votre Dieu’...

Ces minuscules scènes dramatiques évoquent des rapports sociaux qui rappellent aussi bien les romans de la comtesse de Ségur⁵⁵ au XIX^e siècle que les albums de Bécassine⁵⁶ au XX^e. Les domestiques de ces dialogues parlent comme leurs maîtres un breton standardisé très différent de celui que pratiquent réellement les domestiques contemporains. Marr n’a donc pas vu ce qu’était socialement, dans ces années-là, la revendication pour le breton : alors que le peuple cherchait à apprendre le français pour accéder à de meilleurs emplois et à de meilleures conditions de vie, la revendication linguistique en faveur du breton était portée par des personnes instruites, bien plus francophones que brittophones, et éloignées des réalités vécues par la petite paysannerie.

Un tel comportement prométhéen vis-à-vis de la langue a un revers : il crée un instrument d’échange froid, sans profondeur historique, sans tradition culturelle vivante. L’affectivité se porte en effet spontanément sur les *badumes*⁵⁷, liés à l’enfance, à la famille, à la vie villageoise ; hérités d’une théorie d’ancêtres dont l’origine se perd dans la nuit des temps ; riches de toute une littérature orale (folklorique) dont on ne cesse par ailleurs de vanter l’incalculable valeur humaine et

55. *Pauvre Blaise*, par exemple (1872).

56. *Les cent métiers de Bécassine*, entre autres, dix-huitième volume de la série *Bécassine* par Joseph Porphyre Pinchon et Caumery, Paris, Gautier-Languereau, 1920.

57. Par commodité nous nommons *badumes* (du breton *ba' du-mañ* ‘(ce qu’on dit) chez moi’, équivalent de l’ukrainien *no-mymeïuuu* ou du russe *no-naïemy*) ces formes vivantes locales et orales. Elles ne sont en effet pas seulement « vernaculaires » au sens étymologique du mot.

poétique⁵⁸. Et cette tension dure encore de nos jours : la raison se veut du côté du breton normalisé *hors-sol*, facile à apprendre et à enseigner, le cœur penche vers les *badumes* vivants et enracinés, en voie d'extinction.

Or tous ces hommes qui revendiquent l'enseignement d'un breton rénové par eux-mêmes ont le breton pour langue seconde (Vallée) ou apprise sur le tard (Ernault, Guieysse, Duhamel, Sohier⁵⁹ et ses successeurs, Roparz Hemon⁶⁰ et nombre de ses disciples). Tous, d'une façon ou d'une autre, à un moment ou à un autre, sont pris dans des tourbillons idéologiques qui en font des admirateurs de Woodrow Wilson, des sympathisants communistes, des fédéralistes convaincus, des monarchistes, des libertaires et bientôt des collaborateurs plus ou moins actifs des nazis. Marr, qui avait qualifié la différence entre arménien populaire et arménien classique d'opposition *de classe*, aurait pu faire la même analyse au sujet du breton populaire (celui de son informatrice guingampaise) et du breton « restauré » qu'il lisait dans le manuel de Vallée où tout le discours pédagogique est en français et les textes bretons traduits. Ce dernier n'était pas porté, comme le catalan, par une véritable bourgeoisie industrielle et commerçante, mais par des petits rentiers, des fonctionnaires, des prêtres, des membres des professions libérales ; il est donc difficile de parler ici d'opposition de classe. Il n'empêche que quand ces gens-là s'adressaient à des paysans, à des domestiques, à des marins-pêcheurs, à des artisans, une véritable barrière sociale se dressait instantanément entre eux : c'étaient des *Messieurs*, même s'ils n'étaient pas riches, qui parlaient un idiome qu'on ne comprenait qu'à moitié et dont on pouvait bien se moquer lorsqu'ils avaient tourné le dos... Marr a perdu là une bonne occasion d'appliquer son marxisme un peu élémentaire à une situation nouvelle.

58. Joseph Loth, *Chrestomatie bretonne*, Paris, Émile Bouillon, 1890, p. 360 : « [...] le véritable titre littéraire de la Bretagne, c'est sa merveilleuse collection, de jour en jour plus considérable, de légendes et de chants populaires ».

59. Yann Sohier (1901-1935), instituteur proche à la fois des anarchistes, des communistes et des nationalistes, fondateur en 1933 d'*Ar Falz* [la Faucille], mouvement pédagogique promouvant l'éducation des petits bretonnants dans leur langue maternelle.

60. Louis-Paul Nemo (1900-1978), créateur de la revue littéraire en breton *Gwalarn* [Nord-Ouest] en 1925. Il collaborera avec les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale et finira son existence en Irlande.

La théorie indo-européenne a tout de suite été adoptée par les linguistes celtisants du XIX^e siècle, puis par les militants du XX^e, parce qu'elle comblait avec les mots de la science un désir jusqu'alors dépourvu de base rationnelle : représentant les relations entre les langues comme des relations familiales, elle dénommait des unités pertinentes qu'on pouvait manipuler intellectuellement comme des entités homogènes, ce qu'elles ne sont évidemment ni dans la géographie, ni dans l'histoire, ni dans l'espace social. Elle fournissait certes un arbre généalogique clair et précis des langues concernées, mais elle dotait également chaque « nation » (quelle que soit la valeur que l'on accorde à ce mot) d'une *origine* assurée. Grâce à elle, d'une part, le breton acquérait le statut de véritable langue, et non plus de patois informe ; d'autre part, la Bretagne (re)devenait un corps politique étranger au reste de la France, souffrant de sa sujétion historique et aspirant à s'en libérer. En ce sens, la « question nationale » des deux siècles passés lui est liée et Marr n'a sans doute pas fondamentalement tort d'associer indo-européanisme et idéologie nationale dans son exécution⁶¹.

Marr propose au contraire une représentation stratigraphique (ou géologique : les « stades de développement »). Tout au long de la préhistoire des groupes humains appartenant à des « tribus » s'agglutinent, certains d'entre eux se sédentarisent. En leur sein apparaissent des fonctions nouvelles, exercées par des spécialistes qui modifient tout naturellement la langue qu'ils ont héritée de leurs aïeux en fonction des nouveaux besoins communicatifs de leur « groupe social » (des éleveurs de chèvres, une corporation d'artisans, par exemple). Les aléas de la vie sociale conduisent ces groupements à se rencontrer, à se mêler et, par conséquent, à se parler. Ils forment alors un « milieu social » au sein duquel leurs « langues » particulières s'hybrident et donnent naissance à une « langue » nouvelle. La conséquence logique d'une telle représentation est que la langue d'un paysan

61. « [...] ces espérances ou, comme l'écrit en français ce Breton, leurs aspirations, ne sont rien d'autre que les problèmes sociaux revus à la mode idéaliste par la couche bourgeoise bretonne francisée ou semi-francisée et son intelligentsia ; problèmes en fait complètement opposés tant à ses intérêts réels comme classe qu'à une organisation des études bretonnes selon la méthode de la vieille science linguistique qui dissimule sa nature de classe bourgeoise, l'école dite indo-européaniste » (N. Ja. Marr, « Bretonskaja nacmenovskaja reč' v uvjazke jazykov Afrevrazii », art. cit., p. 212).

breton sera typologiquement plus proche de celle d'un paysan basque ou arménien que de celle que parlent ses seigneurs et ses prêtres. Et que, corrélativement, les langues littéraires, nées des besoins culturels des noblesses et des clergés, auront entre elles davantage de points communs qu'elles n'en ont avec les *badumes* des paysans pourtant voisins du château ou de l'église. Marr prend pour exemple deux mots très anciens désignant 'la pierre', restés présents en breton, en svane, en arménien, en basque, en géorgien et en khalde et qui nous « racontent » une étape ancienne de l'histoire linguistique de la même façon qu'un fossile nous rend présent un épisode de la formation du paysage qui nous entoure aujourd'hui :

Nous observons à l'est un composé tout aussi hybride, plus complexe comparativement au celtique, et particulièrement au breton, dans le russe « *kamenj* » ['pierre'], et ses parents dans les langues slaves et dans d'autres langues. Mais le doublet du russe « *ka-men-j* » le mieux conservé, vestige de **kar-men*, c'est sa variante en /ε/ de ce groupe social⁶² *kre-menj* ['silex'], remontant à **ker-men*. Ce composé hybride présuppose l'existence d'un milieu constitué de deux groupes sociaux dont l'un utilisait pour désigner la pierre le monoélément *ker*, variante en /a/ *kar*, ce que nous retrouvons en svane, après assimilation en géorgien, en arménien, en khalde cunéiforme, en basque et jusqu'en breton⁶³, et à l'état de survivance dans le français *carrière*. En ce qui concerne la seconde partie de ces composés hybrides du lexique russe *ka-men-j* || *kre-men-j*, c'est-à-dire le thème *men*, seul parmi les langues celtiques le breton l'a conservée avec le sens de 'pierre'...⁶⁴

Dans cette perspective, l'explication des origines historiques de la Bretagne par une longue et puissante immigration depuis l'île de Bretagne vers le continent à la fin de l'empire romain devient inutile. Elle relève même d'une « mystique purement idéaliste⁶⁵ ». Les Bretons d'aujourd'hui sont simplement les descendants de ceux qui vivaient déjà là bien avant l'arrivée des Romains :

62. Marr semble désigner par cette expression allusive l'ensemble des peuples parlant des langues typologiquement apparentées à l'est de l'Europe et dans le Caucase. (Note d'YLB.)

63. Par exemple dans *karreg* 'rocher'. (Note d'YLB.)

64. N. Ja. Marr, « Bretonskaja nacmenovskaja reč' v uvjazke jazykov Afrevrazii », art. cit., p. 215-216.

65. *Ibid.*, p. 228.

[S]on auteur [Maurice Duhamel] considère la question du breton comme « raciale », rejette le lien territorial du celtique, sur le continent même, avec son prédécesseur ibérique et invoque le rôle fondateur de la migration pour limiter abusivement la force des formations économiques successives comme principes des étapes de l'évolution progressive dans une sphère superstructurelle comme celle du langage sonore ; c'est-à-dire qu'il s'appuie sur la doctrine formaliste obsolète des indo-européanistes⁶⁶.

La question n'est pas de décider ici qui a raison et qui a tort. Les affirmations de Marr reposent sur une vision des rapports entre « infrastructure » (*Bau*) et « superstructure » (*Überbau*)⁶⁷ dont on considère aujourd'hui qu'ils sont beaucoup plus complexes que ce que décrivait Marx il y a 160 ans. Mais l'hypothèse même qu'il existe nécessairement une relation entre « ce que je fais » et « ce que je dis » est très loin d'être irrationnelle. Et ce n'est pas William Labov qui dira le contraire... D'ailleurs l'initiative de Marr, prenant le train jusqu'à Guingamp et demandant à s'entretenir avec un *native speaker* est de ce point de vue exemplaire et presque unique.

La place qu'accorde Marr au breton dans son système est modeste : simple témoin, parmi d'autres, du passage d'un stade de développement du langage articulé (le japhétique) à un autre (le prométhéen). Mais pour qui a lu les productions de ceux que le XIX^e siècle a qualifiés *a posteriori* de celtomanes⁶⁸, comme s'il s'agissait de débauchés (opiomanes) ou de malades (cleptomane), il y a entre lui et eux quelque chose de commun qui paraît établir une sorte de lien de parenté, comme si un courant de pensée venu du XVI^e siècle⁶⁹ et mis en forme scientifique⁷⁰ au XVIII^e était parvenu à se prolonger souterrainement jusqu'au XX^e, malgré le poids écrasant du comparatisme, de la

66. *Ibid.*

67. Karl Marx, *Zur Kritik der politischen Ökonomie*, Berlin, Franz Dunder, 1859.

68. Daniel Droixhe, *La linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800). Rationalisme et révolutions positivistes*, Genève, Droz, 1978 ; Marc Décimo, « La celtomanie au XIX^e siècle », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, 93, 1, 1998, p. 1-40.

69. J. Rio, *Les mythes fondateurs de la Bretagne*, *op. cit.*

70. Conforme à ce qu'était la science à cette époque.

phonétique historique et de la théorie arborescente indo-européenne, dont les principes et les méthodes forment aujourd'hui encore le fond de la culture linguistique des non-spécialistes, mais aussi de bien des linguistes de métier.

Jacques Le Brigant (1720-1804) est l'un des derniers « celto-manes ». Avocat de formation, conférencier mondain de profession, il a publié des *Éléments de la langue des Celtes Gomérites, ou Bretons : Introduction à cette langue et par elle à celles de tous les peuples connus*, imprimés à Strasbourg en 1779 avec au moins la bénédiction, peut-être même l'aide financière du célèbre philologue Oberlin, auquel ils sont dédiés.

Son premier point de contact avec Marr est la référence biblique : les Gomérites sont censés être les descendants de Gomer, fils aîné de Japhet, et, parmi eux, des Cimmériens, des Cimbres, des habitants du Pays de Galles (en gallois : *Cymru*) et par conséquent des Bretons.

Une petite trousse d'outils permet à un bon bricoleur de presque tout faire dans la maison. Pour Le Brigant un tout petit nombre de syllabes primitives permet d'expliquer toutes les langues du monde : « les deux Verbes [du breton] *è*, il est, & *à*, il va, sont le fondement & la base de tout verbe existant dans le langage humain⁷¹ ». Le Brigant était originaire de Pontrioux, petite cité située à une dizaine de kilomètres au nord de Guingamp et où, par un heureux hasard, la langue originelle de l'humanité s'était conservée jusqu'à nos jours dans toute sa pureté. Vouloir faire de l'hébreu, de l'allemand, du suédois, du néerlandais, etc. la langue-mère était donc une erreur que Le Brigant essaya toute sa vie de corriger, avec des succès divers⁷². On sait que pour Marr toutes les langues étaient semblablement sorties des quatre syl-

71. Jacques Le Brigant, *Éléments de la langue des Celtes Gomérites, ou Bretons : Introduction à cette langue et par elle à celles de tous les peuples connus*, Strasbourg, Lorenz & Schouler, p. 10.

72. On répète à l'envi que Voltaire s'est moqué de lui, ce qui le disqualifie automatiquement. Mais d'autres, plus linguistes que Voltaire, se référaient à lui : « M. Le Brigant, que je cite volontiers pour ses profondes connaissances en fait de langues, trouve qu'en bas-breton, c'est-à-dire, en celtique, le nom des *Belges* doit être *Belégheis*, c'est-à-dire, *ceux qui habitent le haut ou le nord...* » (*Encyclopédie méthodique – Géographie ancienne, Tome premier*, par M. Mentelle, Historiographe de Monseigneur Comte d'Artois, Censeur Royal, de l'Académie d'Histoire de Madrid, de celle de Rouen, &c., Paris, Panckoucke et Liège, Plomteux, 1787, p. 306).

labes primitives : *sal*, *ber*, *jon* et *roʃ*. Il est évidemment difficile de ne pas faire ce second rapprochement entre les deux démarches.

Ayant solidement établi par induction les cellules-mères du langage articulé, il n'est plus très difficile à Le Brigant d'en déduire les évolutions (corruptions), les divisions (dialectales) et les associations (morphologiques) au long des siècles et de jeter d'une main généreuse des poignées de formes qui en sont issues :

De quelques mots de la langue Bretonne, pour familiariser avec elle les autres nations, qui se servent, sans qu'elles s'en doutent, de ses termes altérés ou défigurés par la prononciation.

Bé, Celtique, signifiant bouche, fosse, ouverture. *bè*, le même Hébreu, Cariatharbè, ville de la fosse. *bebè*, *baba*, en Arabe, porte, ouverture. *baia*, *baia*, Latin baye, baie. *béant*, François, gueule béante. *baia*, Italien, *baya*, Espagnol, baye. *baye*, François, ouverture, golphe. *bai*, Anglois, *Torbai*, le même sens. *bay*₁₅ en Hollandois, *fals bay*, le même mot. *bé*, en Galibi, ouvert & plein. *bè*, en Californien, porte, ouverture. *bedd*, en Gallois, ou *bè tè*, ta fosse, ouverture...⁷³.

Marr ne s'y prend pas autrement dans le rapport de son séjour en Bretagne :

Je ne puis éviter d'indiquer ici que pour l'étape initiale du développement stadial du langage sonore l'élément C, l'élément JON [*ionskij èlément*], relie – rigoureusement, semble-t-il – au breton les langues du Caucase et de l'Europe orientale qui lui sont comparables ; et puisqu'il est question de la domestication des animaux, il n'est absolument pas superflu de montrer que le breton *tî* 'maison', survivance de l'archétype *ton* ↔ *tun*, comme nous venons de le voir pour le nom du chien *ki* ↙ *kon* ↔ *kun*, s'est conservé en arménien, où cette forme pleine se prononce *tun* → *dun* et il serait inexact d'affirmer hâtivement que cette forme est inexistante à l'Ouest dans les limites de l'expansion celtique : en termes de paléontologie, 'maison' appartient à la série sémantique 'ciel', 'demeure', 'village', 'ville', et le terme celtique bien connu *dun* dans les noms de villes est bel et bien le même que le mot arménien *tun* 'maison'⁷⁴.

Dernier rapprochement, et peut-être pas des moindres : Le Brigant, sans être un révolutionnaire actif, accueille favorablement la

73. J. Le Brigant, *Éléments de la langue des Celtes Gomerites, ou Bretons...*, op. cit., p. 32-33.

74. N. Ja. Marr, « Bretonskaja nacmenovskaja reč' v uvjazke jazykov Afrevrazii », art. cit., p. 222.

révolution de 1789 (comme son ami Théophile-Malo Corret de la Tour d'Auvergne [1743-1800], lui aussi celtomane) ; tandis que Marr, qui aurait pu comme tant d'autres émigrer et se réfugier en France, pas trop loin de Langues O', se rallie à la révolution bolchevique et prétend appliquer le marxisme à la paléontologie linguistique⁷⁵. La question d'un opportunisme de circonstance, de l'un comme de l'autre, mérite certes d'être posée, mais la réponse pourrait être plus complexe qu'il n'y paraît. En réalité tous deux relèvent du paradigme universaliste des Lumières, qui privilégie les questions et les réponses globales. Les nationalismes et les régionalismes naissants du XIX^e siècle ont évidemment accueilli avec enthousiasme ce qui, au contraire, tendait à faire de chaque situation locale un cas d'espèce irréductible à tout autre. L'arbre de Schleicher, en tant qu'il organise l'universalité des différences⁷⁶, était évidemment inconnu de Le Brigant, mort en 1804 ; mais il révoltait Marr, qui n'a cessé de lui opposer un modèle alternatif qui organisait (ou plutôt accumulait) les adéquations de chaque langue particulière à un type générique. Les deux hommes sont bien sur une même ligne philosophique.

Je faisais remarquer au début de ce texte que Marr paraissait avoir quelque prétention à l'excellence en tant qu'usager de la langue russe. Le style de son écriture est quelque chose comme le correspondant est-européen du style scientifique allemand, lui-même profondément marqué par son symbiote latin. Ce qui est trop facile à comprendre ne peut pas relever d'une pensée subtile, profonde et complète.

Mais cette écriture me paraît révéler autre chose qu'un banal désir de « faire savant » : l'ambition de dramatiser la démarche scientifique, de se poser en génie qui dévoile au monde étonné les secrets de la nature et embrasse d'un œil d'aigle l'ensemble d'un domaine du savoir, depuis son passé le plus reculé jusqu'à son avenir le plus éloigné. Entraîner ses auditeurs et ses lecteurs, par l'imagination, au cœur de la

75. « [...] la nouvelle doctrine linguistique, telle qu'elle est élaborée par la théorie japhétique en phase avec les avancées du marxisme... » (*Ibid.*, p. 229).

76. C'est-à-dire des variations et des mutations, comme en génétique... et en virologie. La dialectologie est la discipline la plus extrême de cette démarche fractale.

société des premiers hommes⁷⁷, qui communiquaient entre eux par des gestes et des sifflements. Prédire ce qu'il adviendra du langage lorsque, grâce à l'abolition des classes, régnera un monde enfin pacifique dont les frontières, y compris linguistiques, seront définitivement effacées et qu'apparaîtra un langage universel aux formes imprévisibles. Expliquer par des arguments d'autorité⁷⁸ tout le mécanisme de l'évolution, depuis le stade initial jusqu'au stade terminal. Et conclure modestement qu'il reste beaucoup de travail à accomplir avant d'obtenir une œuvre vraiment achevée. Son talon d'Achille, c'est la faiblesse de sa méthode démonstrative, basée pour l'essentiel sur des ressemblances et une morphologie très élastique. Mais après tout Épicure et Lucrèce, eux non plus, n'étaient pas capables de prouver la réalité de la structure atomique de la matière ; et ils avaient pourtant raison. À l'époque même de Marr, Nikolai Troubetzkoy tâtonnait lui aussi autour de ses *Sprachbünde*.

Outre l'art d'écrire et l'art de parler, Marr nous montre encore son goût pour la représentation. Et ce qu'il nous fait découvrir avec une évidence quasi présente n'est rien moins que la façon dont les hommes du paléolithique se représentaient le monde et commençaient à le dire au moyen d'outils lexicaux encore très peu spécialisés :

Il est vrai que dans les objets comme dans les mots, l'utilisation de la paléontologie et de sa technique nous fait remonter, par l'intermédiaire du phénomène examiné, jusqu'au paléolithique. Toutefois, paléolithique ou pas, il est désormais impossible d'aborder autrement l'analyse sérieuse du matériau lexical, et aussi bien morphologique, ou encore du système phonétique de quelque langue que ce soit sans prendre en compte l'idée de développement graduel. Il est évident qu'aux premières étapes du développement graduel n'existait aucun phénomène phonétique isolé, de même qu'il n'y avait aucun système de mise en forme sonore des relations entre objets exprimées par des mots, c'est-à-dire qu'il n'était pas question de morphologie fonctionnelle concrètement structurable ; cette fonction était assurée par des procédés syntaxiques. Et c'est de ce stade de développement du langage sonore, qui manipulait uniquement des éléments de mise en forme sonore selon chaque groupement socio-productif, premier

77. À ce sujet, voir dans ce même numéro l'article de Patrick Sériot, « Le monde primitif de Nikolai Marr, ou la nostalgie des origines ».

78. Marr a 64 ans quand il écrit ce texte qui repose entièrement sur des conclusions issues de démonstrations censées avoir été faites il y a déjà longtemps et être connues de tous.

corpus de mots, mots d'un stade très ancien, si ce n'est stade primitif de développement du langage sonore, que nous viennent dans une certaine mesure les dénominations des corps et des forces cosmiques : 'ciel', 'eau', 'soleil', et aussi 'lumière-feu', identiques ou étroitement apparentés en breton et, encore une fois, en basque, en arménien, et au nord en tchouvache, en komi⁷⁹.

Il y a là quelque rapport avec la photographie, procédé encore un peu magique à cette époque, dont l'usage dans la presse est devenu très courant au début du XX^e siècle. Soixante-dix ans plus tôt, Adolphe Pictet, lui, pensait déjà la langue comme *révéléateur*, c'est-à-dire comme capable de faire surgir une image du passé, là où il n'y avait auparavant rien à voir : « ce peuple⁸⁰ inconnu à toute tradition, mais *révélé en quelque sorte* par la science philologique⁸¹ ».

Quelques années plus tard (1938), Sergueï Eisenstein nous montrera Alexandre Nevski conversant en 1242 avec un ambassadeur mongol, comme si nous y étions... Ce qu'on peut donc reprocher à Marr, si l'on y tient vraiment, c'est d'avoir voulu être, outre un savant, un poète du savoir.

Université de Bretagne occidentale

79. N. Ja. Marr, « Bretonskaja nacmenovskaja reč' v uvjazke jazykov Afrevrazii », art. cit., p. 218.

80. Il s'agit des Aryens. (Note d'YLB.)

81. A. Pictet, *Les origines indo-européennes, ou Les Aryas primitifs...*, op. cit., p. 6. ; les italiques sont de moi.

